



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Robe de satin garnie de tulle, Toque à la françois premier.
Des Magasins de M^r Simon Boulevard Montmartre.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
No 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, No 46, au Marais, et rue Richelieu, No 67;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

VERS le douzième siècle, les dames françaises étaient coiffées d'un grand voile qui descendait du haut de leur tête jusque dessus leurs épaules, et ne laissait voir qu'une très-petite partie de leurs cheveux. Ce voile était, pour les reines et même pour les princesses, surmonté d'une couronne ou d'un



l'Opéra.
ier.
re.

diadème. Les veuves portaient de plus un bandeau qui leur couvrait le front et leur cachait le cou. Les filles avaient une coiffure beaucoup plus dégagée qui découvrait leurs cheveux; elles portaient, des deux côtés de la tête, des espèces de *claque-oreilles*, chargés de perles et de pierres précieuses.

Sous Philippe-le-Bel et sous ses enfans, la coiffure des femmes changea successivement; dans un monument de 1326 on voit Isabelle de France, reine d'Angleterre, avec une coiffure en pain de sucre d'une hauteur prodigieuse, de laquelle pend un voile de gaze très-fine; ses cheveux sont cachés sous ce bonnet; le cou et une partie de la gorge sont découverts. Parmi les dames de sa suite, quelques unes ont aussi des bonnets pointus, attachés sous le menton, et il y en a plusieurs qui sont ornés de panaches. On voit par cette description, que l'usage de laisser paraître une partie des cheveux s'était établi, et cette mode a subsisté pendant tout le quatorzième siècle.

La coiffure de l'épouse de Charles V et celle des princesses ses filles, étaient du genre le plus ridicule.

La reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, était très-belle; il fallait qu'elle le fut pour soutenir la coiffure avec laquelle elle est représentée. Ce fut de son tems que les dames commencèrent à porter des bonnets à deux cornes, très-élevés, que l'on appella des *hennins*. « Tout le monde, » dit Paradin, était alors fort déréglé et débordé en accoutrement, et surtout les accoutremens de tête des dames » étaient fort étranges; car elles portaient de hauts atours » sur leur tête, de la longueur d'une aune ou environ, aigus » comme des cloches, desquelles dépendaient par-derrière de » longs crêpes à riches franges comme étendarts. » Un carme s'avisa de prêcher contre cette mode bizarre, et ne put la détruire. Il empêcha seulement les femmes de se montrer à ses sermons. « Après son départ, les dames relevèrent leurs » cornes, et firent comme les limaçons, lesquels, quand ils » entendent quelque bruit, retirent et resserrent tout bellement leurs cornes; ensuite, le bruit passé, ils les relèvent » plus grandes que devant; ainsi firent les dames. »

Sous Louis XI, la mode vint ensevelir les plus jolies têtes sous de vastes bonnets, réparés de bourrelets monstrueux de trois quarts de haut. Il avait été nécessaire d'élargir les

portes, lorsque, quelque tems auparavant, les dames avaient adopté des coiffures de deux aunes de large, surchargées d'oreilles rembourées. Il fallut rehausser les mêmes portes pour donner passage à ces nouvelles coiffures : c'est à ce sujet que Montesquieu a dit : « que les architectes ont souvent été » obligés d'asservir les règles de leur art dans les dimensions » des entrées de nos appartemens, pour les proportionner » avec les parures des femmes. »

Sous Charles VIII, les coiffures baissèrent infiniment. Sous Louis XII, tout l'édifice des coiffures croula; les femmes n'avaient plus sur la tête qu'un chapeau, ou espèce de capuchon, bordé de pierreries et de perles, dont les deux côtés descendaient sur les épaules, et qui était assujéti sous le menton par une petite bande aussi enrichie de pierres précieuses. Sous ce capuchon paraissait une sorte de coiffe très fine. Ces ajustemens ressemblaient aux coiffures de nos bonnes sœurs de la Miséricorde.

Sous le règne de François I^{er}, les dames commencèrent à se friser, et leur ajustement en cheveux fut surmonté d'une petite toque à l'espagnole, qui était assez agréable. La seconde femme de François I^{er}, Éléonore d'Autriche, portait une espèce de calot, ou coiffure d'étoffe, sur la tête, qui laissait passer environ deux doigts de cheveux à demi frisés tout autour du front. Ce que l'on dit à ce sujet doit s'entendre des jeunes personnes; car les vieilles avaient toujours des coiffures épouvantables.

Voici le moment où nous devons arrêter l'historique de toutes nos vieilles coiffures, pour faire valoir celle que nous représentons aujourd'hui, et que la mode a intitulé *toque à la François I^{er}*. Sans préjuger de l'exactitude des rapports qui peuvent exister entre notre modèle et ceux offerts à la cour de l'amant de la belle François de Foix, nous attesterons au moins que rien n'est plus gracieux et ne sied mieux à la physionomie que la coiffure que nous offrons dans notre gravure. La crainte d'être accusés de trop d'anachronisme dans nos comparaisons, nous engage cependant à revenir encore un moment à nos vieilles chroniques, pour rappeler que nulle cour ne fut plus brillante et magnifique que celle de Henri II; c'est alors que les femmes commencèrent à faire le plus grand usage de la frisure. Leurs cheveux étaient arrangés en petites

boucles des deux côtés de la tête, à peu près comme nous les portons aujourd'hui; leurs toques étaient élégantes, ornées de plumes, de perles, de diamans, et très-semblables enfin à celles que nous admirons dans nos plus célèbres magasins.

Le froid excessif qu'il a fait depuis quelques jours, ayant retenu nos élégantes dans leur boudoir ou dans leur salon, il nous serait difficile de préciser quelques modes nouvelles depuis cette semaine; ce n'est que dans les bals où l'on découvre de jolies toilettes. Nous avons remarqué que le blanc y était le mieux porté.

Plusieurs réunions brillantes se préparent pour cette semaine; nous comptons réunir pour notre prochain Numéro des détails qui intéressent nos abonnées.

Les gorges de canards, dits *Pingoins*, font un effet admirable adaptées comme fourrure sur des étoffes de couleur claire. Madame la comtesse de R.... et sa fille portaient l'autre jour au jardin des Tuileries, des manteaux qui en étaient garnis. La petite partie de ces gorges existante à Paris a été enlevée de suite. On en attend une autre vers le 20 de ce mois au plus tard, *rue Meslay, n° 20.*

LITTÉRATURE.

MÉMOIRES DE M^{me} LA COMTESSE DE GENLIS.

De tous les sentimens qui occupent le cœur d'une femme, il n'en est point de plus doux, de plus exclusif que l'amour maternel. Compris chez toutes les nations, par toutes les classes de la société, c'est dans la nature seule qu'il puise son énergie et sa délicatesse. Indépendant de toutes les influences de l'éducation, il n'est point, comme tant d'autres émotions,

tributaire des préjugés de l'opinion ou des caprices de l'imagination. Son langage se fait entendre au milieu des plus grands troubles, comme des plus vifs plaisirs de la vie, et la jeune mère, que tous les triomphes de la société, que tous les succès de la beauté ont enivrée, revient toujours avec délices chercher dans le sourire de son enfant, une impression mille fois au-dessus de toutes celles qui ont touché sa vanité ou son cœur.

Si les soins maternels ne devaient pas dépasser les caresses de l'enfance, la sensibilité suffirait sans doute pour en faire seule les frais; mais lorsque l'éducation vient réclamer les sages pensées et les prudens conseils, la mère clairvoyante doit en quelque sorte soulever le voile de l'avenir, et se défendre d'une sorte d'égoïsme secret qui se glisse dans son cœur lorsqu'elle accorde trop aux joies présentes. Il faut que déjà sa tendresse inquiète suive et protège son enfant à toutes les époques de la vie, et jusque dans les glaces de l'âge.

C'est encore sur ce point important, l'éducation, que M^{me} de Genlis a placé dans son dernier ouvrage des observations où l'on retrouve tout le talent qu'elle a fait briller tant de fois sur le même sujet. Nous allons en transcrire quelques passages, persuadés qu'ils ne seront pas sans intérêt pour la jeune femme qui a déjà goûté les devoirs d'une mère, ou pour celles mêmes qui sont appelées au bonheur de l'être.

« Dans le siècle de Louis XIV, dit M^{me} de Genlis, et dans celui qui l'a précédé, on ne demandait point de *l'adoration* à sa fille, et tous les petits soins de la passion; on n'était point jalouse de son attachement pour un mari, pour une belle-mère, pour des belles-sœurs, comme nous l'avons vu depuis et dans le moment actuel; on ne profanait point le plus pur de tous les sentimens, en y mêlant toute l'exigence, toutes les personnalités de l'amour. On pouvait aimer uniquement sa fille; mais on ne lui demandait jamais ce retour impossible, car la nature n'a placé l'extrême affection, que du côté où les soins, les bienfaits et le dévouement sont néces-

saires. Si le cœur d'une mère n'est pas corrompu par l'exaltation de l'amour-propre, il n'en est point où l'on puisse trouver moins d'égoïsme. Une mère ne sait-elle pas qu'elle élève sa fille pour une autre famille, et qu'elle ne jouira personnellement ni des vertus, ni du caractère qu'elle se plaît à former? En se consacrant à l'éducation de cette enfant, tout est sacrifice dans les jouissances maternelles, tout, jusqu'au bonheur qui forme l'époque la plus chère et la plus solennelle de la vie d'une mère, le mariage de sa fille; il faudra se séparer d'elle, ou du moins confier à un autre sa destinée!..»

On ne lira pas non plus sans intérêt le jugement que M^{me} de Genlis porte sur elle-même.

» Mais la plupart de mes actions ont été d'une imprudence peu commune. Si j'eusse mieux calculé ma vie, je me serais épargné de cruels chagrins, et je serais très-heureuse aujourd'hui. Que Dieu me fasse la grâce de bien employer le tems qui me reste; je ne désire vivre que pour achever d'expier et réparer mes fautes. »

POÉSIE.

LA LAMPE DE NUIT.

(Musique à faire.)

Petite lampe, objet de mon envie,
Toutes les nuits à ta faible clarté,
Qu'un songe heureux caresse mon amie,
Et dans son cœur glisse la volupté.
Mais d'un voisin si l'ardeur indiscrete,
Par des signaux exprimant doux émoi,
Dans les rideaux dirige sa lunette,
Pour l'attraper, vite, vite, éteins-toi.

En se couchant aperçois-tu ma belle
 Lire un billet qui lui peint mon amour ;
 Que de ta flamme une vive étincelle ,
 Sur le papier répande un plus beau jour.
 Mais , vers minuit , aux rayons de la lune ,
 Si d'un rival tu distingues la voix ,
 Chantant tout bas sa tendresse importune ,
 Pour l'attraper , vite , vite éteins-toi.

Dans les instans où mon ame éniivrée ,
 Va s'échapper sur l'aile des désirs ,
 Par ta lueur que l'alcove éclairée ,
 Devienne alors le temple des plaisirs.
 Mais de quitter sa tranquille cellule ,
 Si ma Zoé veut m'imposer la loi ;
 Si ses beaux yeux tournent vers la pendule ,
 Pour l'attraper , vite , vite , éteins-toi.

Petit souper , gais propos , frais Champagne ,
 Un soir d'hiver excitant ma gaité ,
 Sans m'occuper des troubles de l'Espagne ,
 Je veux chanter et rire en liberté.
 Mais des amours effrayant la cohorte ,
 Un espion vient-il en tapinois
 Braquer ses yeux aux fentes de la porte ,
 Pour l'attraper , vite , vite , éteins-toi.

Si mon amie entr'ouvrant la paupière ,
 Vers le matin jouit d'un souvenir ,
 Que le reflet de ta douce lumière ,
 Lui montre encore un brillant avenir.
 Mais si jamais , dans un rêve infidèle ,
 Zoé brûlait pour un autre que moi ,
 Loin d'éclairer cette ivresse cruelle ,
 En pétillant , vite , vite , éteins-toi.

VARIÉTÉS.

Le *Journal de la Jeunesse* rapporte l'anecdote suivante. Dans un bal masqué, donné récemment à Venise, chez le marquis de Murigano, on s'aperçut que plusieurs objets précieux venaient de disparaître tout-à-coup. Le marquis en fut sur le champ averti. Il était alors en conversation avec un des juges de Venise, qui insista pour qu'on confiât à sa vigilance la découverte des voleurs. Il envoya donc sur le champ appeler le maître d'hôtel, et lui fit convoquer les cuisiniers et marmitons, en prenant soin que chacun fut armé d'un couteau à découper, et leur ordonnant de s'opposer à ce que qui ce fût, entrât dans le palais ou en sortît. Ses ordres furent rigoureusement exécutés. Un marmiton ayant essayé de se glisser entre deux contredanses, fut poussé contre la bosse d'une personne masquée en polichinel. Cette bosse est généralement remplie de laine, mais le marmiton sentit, au coup qu'il reçut sur l'œil, qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette bosse. Le juge fit aussitôt arrêter tous les polichinels. Les intrépides marmitons en emmenèrent trente-quatre devant le juge qui fit couper toutes les bosses, et, au grand étonnement des spectateurs, on trouva dans quelques unes, toute l'argenterie volée, ainsi que plusieurs schals, voiles, sacs de femme, etc.

AVIS.

Nous prévenons les personnes qui auront quelques réclamations à nous faire, ou des renseignements à nous demander, que nous n'y ferons droit à l'avenir qu'autant que les lettres nous parviendront *franc de port*.

A ce Numéro est jointe la Planche 35g.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.